

ART.13

- Textes des *Octonaires de la vanité du monde*, diffusés dans la pièce. Musique composée par Pascal de L'Estocart et textes écrits par Antoine de Chandieu 2
- *ART.13* vu par Camille Louis, dramaturge de la pièce et philosophe 4

Octonaires de la vanité du monde
Composés par Paschal de L'Estocart et
écrits par Antoine de Chandieu

I. L'apperceus un enfant

l'apperceus un enfant qui d'un tuyau de paille
Trempe dans le savon avecques eau mélé,
Des ampoules soufflait encontre une muraille,
Dont l'oeil de maint passant était émerveillé.

Riches elles semblaient, fermes, de forme ronde.
Mais le voyant crever en leur lustre plus beau,
Voire soudainement, viola, dis-je un tableau
De la frêle splendeur et vanité du Monde.

II. Quel monstre voy ie là

Quel monstre voy-ie là, qui tant de testes porte,
Tant d'oreilles, tant d'yeux, de differente sorte:
Dont l'habit par devant est semé de verdure,
Et par derriere n'a qu'une noirceur obscure.

Dont les pieds vont glissant sur une boule ronde,
Roulant avec le temps, qui l'emporte en courant,
Et la mort court après, ses flesches luy tirant?
Ie le voy, ie l'ay veu. Qu'estoit donc? Le Monde.

III. Monde, pourquoi fuis tu?

Monde, pourquoi fuis-tu? pour chercher assurance.
Et si ce n'est en toy, où la trouveras-tu?
Où le Monde n'est pas du monde combattu.
Le Monde se fait-il à soi mêmes offense?

Oui trop, car en la terre, au feu, en l'air, en l'onde
Le monde s'occit, s'ard et se noie, et se pend.
Monde, fuis donc au ciel: car fol est qui s'attend
D'ancrer sa nef flottante en l'Euripe du Monde.

IV. Et le Monde et la mort entre eux se déguisèrent

Et le Monde et la mort entre eux se desguisèrent
Un jour, pour pouvoir mieux l'homme Mondain surprendre.
L'adjournent pour ce fait, et puis l'interrogèrent,
Qu'il dît auquel des deux pour serf se voulait rendre.

L'homme Mondain cuidant ne s'adonner qu'au Monde,
Par le Monde trompeur s'asservit à la mort.
Mais se voyant dèçu il appella du tort
A un qui par sa mort chassa la mort du Monde.

Antoine de Chandieu (1534 - 1591)

Antoine de Chandieu était un prêtre protestant qui, du fait de ses idées, fut lui aussi contraint de quitter son pays, la France, et de vivre en exil de nombreuses années.

ART.13

Toute personne a le droit de circuler librement et de choisir sa résidence à l'intérieur d'un Etat. Toute personne a le droit de quitter tout pays, y compris le sien, et de revenir dans son pays.

Déclaration Universelle des droits de l'Homme, Article 13. 1948

Il y a des déclarations et il y a des agissements qui en marquent l'effondrement. Il y a des articles devant faire loi et il y a le droit qui ne tient plus droit. Il y a tout un régime de croyances, de valeurs vénérées bien que sans cesse bafouées, et il y a des formes de voyances qui tentent de nous rapprocher de ce que, en vérité, nous faisons mais aussi et surtout de ce que nous pouvons. Cette voyance – que notre très rationnelle modernité n'a eu cesse de moquer et d'attribuer à celles et ceux qu'elles nomment folles, fous et illuminé·es – c'est la puissance que Phia Ménard convoque pour créer, en collaboration avec sa remarquable équipe de créatrices et créateurs, la pièce ART.13. Au sein d'un présent de plus en plus sombre, nous n'avons pas besoin de grands éclaireurs jouant aux «Père des Nations»; nous avons besoin d'arpenteurs des lieux, humbles et tenaces à la fois, qui savent rouvrir des attentions comme on rend des respirations.

La séquence historique dans laquelle nous nous trouvons nous donne, chaque jour, de quoi nourrir nos critiques, nos dénonciations de trahisons, nos indignations face à l'écart toujours plus grand qui se creuse cruellement entre le dit et l'agi. Depuis plus d'un demi-siècle, on a inscrit dans le marbre des principes devant protéger les personnes, en particulier celles que l'Histoire a vu apparaître, après la seconde Guerre Mondiale et peu avant la rédaction de notre universelle Déclaration, dans ce statut inédit de réfugié·es, de déplacé·es forcé·es, de victimes de crime contre «l'humanité». Et, depuis tant d'années, de manière chaque fois plus violente et insoutenable, nous voyons le droit de ces personnes bafoué, piétiné, au même moment où leurs rêves, leurs aspirations et tout simplement leurs vies sont noyés. En Octobre 2013, plus de 300 personnes migrantes périssaient près de l'île de Lampedusa ; en Juin 2023, dix ans après, c'est plus du double qui se noyait dans la méditerranée, au large de Pylos, en Grèce. Entre temps ce sont des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont perdu la vie dans la Manche, dans le fleuve Evros, sur les autoroutes, sur les rails des trains... Partout des frontières sont dressées sous les arguments nationaux de la protection et partout ce sont des existences qui sont écrasées en même temps que sont vidées de sens chacune de nos déclarations dites universelles, supranationales, mondiales. Le monde nous est ôté et partout nous perdons pied : nous ne pouvons plus – ou nous ne savons plus – bouger et nous mobiliser.

Beaucoup tombent dans la dépression, les larmoiements, les apitoiements de bon ton. Mais certaines et certains continuent d'essayer d'autres directions préférant, à la vaine dénonciation, le soulèvement, voire l'explosion. *Il nous faut des actes...*

ART.13 est un acte. Pas juste un geste critique, c'est une pièce qui ouvre une *polémique* et inaugure l'espace d'un *polemos*, c'est-à-dire d'un conflit politique. Cela ne relève en rien du régime vain et binaire de la guerre - celle que nos gouvernements disent vouloir mener (et se croient en capacité de gagner) contre des formes de vie, que celles-ci soient nommées virus, bactéries, «invasifs» de nature humaine, végétale ou animale. C'est une lutte menée pour le monde, au nom du monde et de notre capacité à pouvoir, encore, l'habiter. Autrement dit à savoir cohabiter.

C'est comme s'il fallait tout recommencer.

Et c'est à une sorte de commencement que nous conduit – sans vouloir en rien nous «ramener à l'origine» d'une supposée Nature ou Humanité perdue – la pièce ART.13. Elle s'ouvre sur une effraction, une intrusion, l'irruption de l'inconnu qui se révélera surtout comme le permanent refoulé de ce que notre civilisation a choisi de garder dans le beau jardin du connu, du connaissable et du considérable. D'un côté il y a l'apprêté, de l'autre il y a le sauvage, la mauvaise herbe, la vermine à éliminer. Ces délimitations n'ont rien de «naturelles» : elles relèvent de la même narration et organisation du réel que toute une civilisation a employées pour façonner «sa nature» et la redécouper en acceptable et en condamnable. On accepte l'herbe bien taillée, les allées de graviers, les pierres extraites des roches et des rivières qu'on va pouvoir emprisonner dans des murs ou des socles rigides sur lesquels poser les pieds fermes de nos symboles statufiés. On rase les plantes non reconnaissables et on écrase les insectes ou les vers qui risquent de trouser notre sol tout désinfecté. Mais, déjà, celui-ci – et chacun·e d'entre nous le sait – s'est mis à trembler, se craqueler, se fissurer... Tandis que les experts en agro-industrie lancent sur le marché le nouveau produit pour reboucher les sols, des petit·es jardinier·es rebelles et planétaires tentent de considérer les trous, de les habiter ou d'en faire les outils fous et géniaux de nécessaires déconstructions. Celles enfin capables de libérer la terre de ses armatures étouffantes faites d'aciers, de métal, de couches sédimentées de matières destructrices de nos environnements et surtout de formes de pensée qui, prétendant nous sauver, nous faire «progresser» et nous immuniser, ne cessent de nous perdre en nous infectant.

C'est comme s'il fallait tout retourner.

Se rapprocher de celles et ceux que notre «Culture» qualifie d'infects, de nuisibles ou d'envahisseurs, pour y retrouver des santés et des puissances de débordement. Nous voulons des envahissements, des perturbations, des insertions d'inédit sans quoi le réel que nous habitons n'a pas plus de vie et de mouvement que le sol désertique d'une plaine post-incendie.

Il nous faut des actes. Des manières de rompre le sage cours des temps et la supposée logique des choses pour faire de la logique des sensations une force de lutte et de recomposition.

Le sol se troue, la platitude se rompt : un être étrange et étranger sort d'un trou et se met à traverser un jardin à la française qui fait résonner les bruits-souvenirs des tondeuses à gazons, des tronçonneuses, des ratiboiseuses. Il ne dit rien, ne proclame rien, ne dénonce rien : il est en mouvement. Il s'agit de l'incroyable interprète Marion Blondeau que nous allons suivre pendant un peu plus d'une heure comme si nous suivions le récit sans parole d'une autre histoire de l'humanité. Ou, plutôt, c'est à sa parodie, scrupuleuse et intransigeante, que nous assistons. Le récit a une structure reconnaissable et des règles à respecter. La parodie, elle, est sans structure, sans obligation, sans norme de convention : elle est un trou. Dans la classification des genres de *La Poétique* d'Aristote, la parodie, en effet, apparaît comme une case vide. Elle n'a pas de personnages attitrés, pas de registres spécifiques et, de ce fait, elle est déconsidérée par l'ouvrage canonique mais il n'empêche qu'elle y apparaît. Elle n'est donc pas : elle agit. Ici, dans l'ouverture de la pièce ART.13, le trajet de cet étrange personnage – volontairement non-identifiable, inassignable mais évoquant tout autant la larve, l'enfant déguisé que celui dont, parce qu'il est «migrant» ou «non-accompagné», nos sociétés supposées «terre d'accueil» font des monstres à expulser – parodie l'histoire du progrès, la fascination pour les Grands Hommes et la vénération de ce que l'on nomme «nos valeurs», gravées dans le marbre, mais friables et déchirables comme du papier.

L'interprète, sans rien nous montrer et nous démontrer, nous laisse tout voir et nous convoque, justement, dans notre capacité partagée de voyant-es et de regardant-es. Si la fabrique, rationnelle et sensée, de nos sociétés ne cesse de nous séparer par des frontières de plus en plus meurtrières, nous demeurons une communauté capable de sentir à égalité. Ici, nous ressentons. Nous re-sentons tout ce que l'on nous a appris à dénigrer et à mettre en périphérie de nos considérations. Nous percevons tout autant la construction, artificielle, du « nous » et des «autres» - humains comme non-humains - que, très vite, les petites brèches lumineuses d'autres rapprochements, d'autres compositions, possibles mais nécessitant encore et encore une déconstruction.

Il va s'agir de déconstruire. Non pas dans les mots, non pas dans les Idées, dans les postures de bon ton et encore moins dans les programmes à afficher. Mais dans les actes et la conséquence qu'on doit leur donner. La déconstruction ira jusqu'au bout. Et ce bout, justement, nous ne le connaissons pas : il est en dehors du «connaissable». Il se situe bien au-delà du périmètre du Savoir tel que l'a bâti, solidement, pierre après pierre, le Pouvoir. Ce pouvoir qui, comme une hydre à

mille-têtes, n'a cessé de renaître, chaque fois plus violent, chaque fois plus crasse et obscène, après chacune de nos supposées révolutions. Ici la révolution se joue autrement, à échelle de terre, plus qu'à échelle d'hommes : il s'agit donc d'abord d'un tour, d'un retournement à la manière dont la Terre fait ses révolutions. Pour passer au-dessous comme au-dessus et s'approcher de ce «bout» qui marque sans doute un début, il faut se risquer à d'autres directions que celles dictées par la «marche du Progrès». Il faut accepter de suivre celles et ceux que l'on n'a eu cesse et que l'on continue d'enfermer - dans des parcs à jouer, des parcages de population et des centres excentrés. Il faut suivre les enfants, les étranger-es, les fous et certain-es artistes qui agissent comme des étranges voyant-es.

ART.13 est une suite en forme de commencement.

Elle vient après l'Histoire des Nations et celle, souterraine et refoulée, de leurs entreprises de saccages, d'exploitations et de destructions. Et elle vient avant l'histoire, non écrite mais s'inscrivant déjà à même les sols recomposés et les pierres libérées, d'un monde retissé et retrouvant, dans la déconstruction des frontières de toutes formes, des circulations qui valent respirations. ART.13 n'est pas une histoire, c'est une fable : une manière de partir du réel en en étirant, en en exagérant les possibles. Phia Menard exagère. Marion Blondeau exagère. L'équipe entière exagère et, par-là, iels composent une pièce comme on propose un univers: c'est-à-dire en éclatant les dimensions, en étirant les coordonnées de l'espace et du temps et en initiant ainsi des réorganisations dont les référents sont les astres, les planètes et le ballet des éléments. Le ciel se rouvre quand on accepte de faire confiance aux exagérations, aux actes irrévérents et aux voyant-es.

Il nous faut des actes et il nous faut des fables. «Il nous faut des fables pour la suite du monde, pour un monde qui continue d'être monde. Cette fable, qui se trame dans les cendres, est elle-même une suite : elle vient après. Elle s'ajuste sur les tracés des enfances qu'elle reprend et prolonge. Tout commence donc par une écoute et un regard de biais, tel que le soutiennent les yeux de ceux qui ne voient qu'à condition de *mal voir*, d'altérer le voir pour ouvrir de nouvelles zones de vision. Voir de manière anormale, hors-norme, hors-cadre, c'est aussi pouvoir faire insister un regard, le faire déborder ou l'exagérer en l'habitant du supplément par lequel voir *mal* correspond surtout à voir plus». ¹

Camille Louis
12 septembre 2023

¹ Extrait de *La conspiration des enfants*, Camille Louis, Éditions des Presses Universitaires de France, 2021

ARTIS

COMPAGNIE NON NOVA - PHIA MÉNARD

Toutes mes écritures ont ce point de vue en commun, elles cherchent à révéler la part d'une humanité préservée. L'art est pour moi l'acte qui doit modifier, transformer, faire tomber le mur de nos obéissances. Rien n'arrête l'art pas même l'infamie. Le désir d'art lui ne s'affiche pas. On ne dit pas « je veux de l'art », non l'art est diffus pour celles et ceux qui le repèrent dans la vie. Sa force est qu'il s'immisce dans nos vies, par les Cultures, les musiques, les saveurs, les langues, les couleurs, les odeurs. L'art n'a aucune frontière, l'art existe pour qui regarde, écoute, sent et ne se croit pas dépositaire de l'original.

Phia Ménard
23 janvier 2023